

Revue française de Psychanalyse
Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2022

numéro 5/2022 : L'objet (congrès CPLF)
date limite d'envoi des manuscrits : 15/06/2022

2023

numéro 1/2023 : Haïr
argument ci-dessous, publié en juin 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2022

numéro 2/2023 : Négation
argument ci-dessous, publié en septembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2022

numéro 3/2023 : Les restes
argument ci-dessous, publié en novembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2022

numéro 4/2023 : Les sublimations
argument ci-dessous, publié en mai 2022, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2023

Les arguments des thèmes programmés

Numéro 1/2023

Argument du thème : Haïr

date limite des manuscrits : 01/07/2022

Denis HIRSCH*

41, Rue du Roseau, 1180 Bruxelles - dhirsch@skynet.be

Jean-François GOUIN**

80, Quai Jacques Bourgoïn 91100 Corbeil-Essonnes- jfgouin49@gmail.com

Monique SELZ***

21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

Tu haïras ton prochain comme toi-même.
Hélène L'Heuillet, *Tu haïras ton prochain comme toi-même.*

Le piège de la haine, c'est qu'elle nous enlace trop étroitement à l'adversaire.
Milan Kundera, *L'immortalité.*

Pourquoi encore la haine ?

Parce qu'elle explose dans tous les domaines. En politique où elle est d'usage sans limitation aucune, amplifiée par l'anonymat cautionné par les réseaux sociaux ; dans un monde volcanique où attentats, terrorisme, guerres, dictatures sévissent sans restriction à la mesure d'un arsenal technique de destructivité irrépressible ; dans la société, dans les institutions publiques ou privées, dans les écoles mêmes où certains jeunes en viennent à de véritables batailles rangées, voire n'hésitent pas à s'entretuer sans l'ombre apparente d'une culpabilité, dans les familles et dans les couples, au sein desquels le confinement lié à la pandémie a considérablement augmenté les violences ; dans la clinique enfin, où elle s'invite à notre table et nous pousse légitimement à nous interroger, nous autres psychanalystes, sur sa fonction inconsciente et ses diverses incidences.

Comment héritons-nous de la haine fatale et ravageuse du XXe siècle qui a si violemment affecté nos ascendants, parfois au-delà de la douleur ? Et comment cette expérience nous a-t-elle été transmise ? Les mots que nous parlons en portent encore la marque, comme le propose Laurence Kahn dans son livre « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse » (2018). Peut-on considérer que l'un des effets d'un tel dévoiement serait la haine de la pensée et en particulier la haine de la psychanalyse ? Car la psychanalyse et les psychanalystes ne sortent pas indemnes d'un tel héritage.

* Psychiatre, psychanalyste et membre de la Société Belge de Psychanalyse, psychodramatiste, psychanalyste de groupe et d'institution.

** Psychanalyste, psychodramatiste, membre de la SPP.

*** Psychiatre, psychanalyste, psychodramatiste, membre de l'APF.

Le trajet de la haine chez Freud, complexe, varié et riche, fait monter celle-ci en puissance tout au long de son œuvre, dans les deux registres du collectif et de l'individuel. Notons qu'il emploie deux substantifs : *der Hass*, la haine, et *das Hassen*, le haïr, celui-ci renvoyant à un agir, tandis que le premier qualifierait plutôt un affect.

À l'origine, la haine se situerait du côté des pulsions d'autoconservation. « Les modèles exacts de la relation de haine ne dérivent pas de la vie sexuelle, mais du combat du moi pour sa conservation et son affirmation », écrit Freud dans « Pulsions et destin des pulsions » (Freud, 1915c/1988, p. 185). C'est donc de l'être, de l'existence, dont il s'agit d'abord, comme le théorisent nombre d'auteurs qui la différencient clairement de la jalousie qui concerne l'avoir. C'est là que nous rencontrons Winnicott et sa « haine dans le contre-transfert ». L'absence de haine à ce stade, comme le suggère Paul-Laurent Assoun (2005), signifierait-elle une défaillance spéculaire ?

La haine est donc première. C'est l'autre, le désagréable, l'extérieur, et en fait le réel, qui seraient haïs. Mais s'agit-il dès cet instant de haine, alors que l'*infans* ne parle pas encore ? N'est-on pas plutôt dans un contexte de négativité dont Freud fait le moteur de la vie psychique ? Julia Kristeva propose le terme d'« abjection » (Kristeva, 1980) pour signifier l'expérience initiale et fondatrice du nouveau-né séparé du contenu utérin, puis du corps maternel.

A contrario, le « moi plaisir purifié » (Freud, 1915c) se formerait par introjection de tout ce qui pourrait constituer une source de plaisir.

La fonction primordiale de la haine est d'être discriminante des premiers repères. Elle est nécessaire à la reconnaissance de la différence moi-non moi, dedans-dehors, donc à la détermination des limites entre le moi et l'extérieur, entre le sujet et les objets primaires en particulier. Est-elle d'essence narcissique ? Elle a en tout cas une fonction narcissique fondamentale et contribue de façon majeure, par le rejet à l'extérieur de ce qui est craché, haï, à la constitution du moi. Plus tard, dans le cadre des pulsions du moi, elle participe à l'ambivalence œdipienne par la rivalité avec le père ou la mère.

C'est l'enjeu pulsionnel érotique qui provoque le meurtre du père de la préhistoire personnelle, acte fomenté par la haine et qui sera pourtant à l'origine du lien social. En effet, c'est dans la haine que les frères vont pouvoir fraterniser puis, poussés par la culpabilité, ressusciter le père tué et l'ériger en place d'idéal du moi dans un contexte de socialité.

L'intervention de la dynamique sadique, érogénéisant l'agressivité, va rapprocher amour et haine pour en faire un couple, arrimé alors à l'instance plaisir-déplaisir, ce qui pourra conduire à parler de « la haine de l'amour » ou de « l'amour de la haine ». Leurs liens vont se resserrer lorsque l'ambivalence, dirigeant les motions agressives et les motions d'amour vers le même objet, va les associer pour le meilleur et pour le pire. Il en résulte que l'opposé de la haine n'est pas l'amour, mais que, associée à l'amour, elle s'oppose à l'indifférence, même si une certaine indifférence active peut être comprise comme générée par la haine.

Contrairement à ce qu'ont pu affirmer les théories philosophiques des passions, il n'y a pas de communauté d'origine entre l'amour et la haine. La haine est plus ancienne que l'amour et tous deux, de souche différente, ne procèdent donc pas par clivage d'un même élément originaire.

Les choses évoluent chez Freud avec l'introduction du second dualisme pulsionnel. Pour tenter d'élaborer le mécanisme de transformation de l'amour en haine et inversement, il fait l'hypothèse d'une énergie déplaçable, issue de la provision de libido narcissique déssexualisée, différenciable selon les cas en Éros ou en destructivité.

Amour et haine ont tout intérêt à s'intriquer en un équilibre toujours cependant susceptible de se défaire. Haine de soi et haine de l'autre, pulsion de vie et pulsion de mort forment un équilibre éminemment instable, car elles ne sont ni similaires, ni symétriques, ni

indépendantes de la contingence. Dans tous les cas, la haine, refoulée ou non, reste indestructible. Comme le note Jacques André, « La haine a des certitudes, une permanence dans l'être, que l'amour n'a pas » (2009, p. 56). Par formation réactionnelle, l'amour peut la refouler, mais pas l'éteindre. Maintenu dans l'inconscient par l'amour, elle joue un grand rôle dans la genèse de l'hystérie, de la paranoïa, de l'érotomanie. Devenirait-elle alors une sorte de métamorphose de l'amour ? Comment comprendre cette notion de haine quand elle semble être un destin de l'amour tout en étant l'opposé ? De même qu'il est plus difficile de se détacher d'un « mauvais » parent, la haine attache le sujet à l'objet plus que ne le fait l'amour.

Et quel est le rapport de la haine avec la pulsion de mort ? Indique-t-elle au sujet une direction à la pulsion de destruction, pouvant alors le motiver à « frapper » ? (Assoun, 2005).

En tout cas, Freud constate que « toute relation humaine quelque peu durable entre deux personnes contient un dépôt de sentiments inamicaux » (Freud, 1921c/1991, p. 39). Ainsi, tout lien impliquant la libido est créateur de haine. Et parents, enfants, fratries, amis, couples en cultivent les sédiments.

Au niveau des grands groupes, c'est le « narcissisme des petites différences » (Freud, *ibid.*) qui en permet l'agrégation. On ne se hait bien qu'entre quasi identiques. La « guerre des boutons » est dramatiquement féconde sur notre globe et à travers le temps. La haine se loge dans l'écart, de préférence minuscule, susceptible de faire flamber le narcissisme.

Cela nous amène à interroger la place de la haine dans la culture. En effet, celle-ci exige un renoncement pulsionnel, d'où une frustration, un déplaisir instigateur inévitablement de haine, elle-même pourtant au centre de très nombreuses créations, qu'il s'agisse de littérature, de philosophie, de théâtre, d'opéra, de politique, signifiant à quel point elle est porteuse de potentialité d'action, de mise en mouvement. Mais, n'est-ce pas quand l'idéal de culture disparaît et quand la haine de la culture se transforme en détestation du savoir et de la loi que nous entrons dans le domaine de la barbarie ? Ce sont les situations de guerre, de génocides, de djihad qui sont actionnées par la passion haineuse. Dans « Pourquoi la guerre ? », Freud en vient même à envisager un processus qui pourrait « mener à l'extinction de l'espèce humaine, car il endommage la fonction sexuelle de plus d'une manière » (Freud, 1933b [1932]/1995, p. 80). Dans une lettre à Marie Bonaparte, contemporaine de l'arrivée de Hitler au pouvoir, il écrivait : « On ne peut s'empêcher de remarquer que la persécution des juifs et les restrictions de la liberté de pensée sont les seuls points du programme hitlérien qui peuvent être menés à terme. Tout le reste n'est que phrase et utopie » (Freud, lettre du 26 mars 1933 à Marie Bonaparte).

Tout cela pose la question du statut de la haine. Est-elle un sentiment ? Un affect ? Un acte ? Une passion ? Un mouvement pulsionnel ? Faut-il lui donner un statut métapsychologique ? Ou bien échappe-t-elle à toute classification ? Elle est en tout cas un facteur important du lien à l'autre. Nous l'avons repérée du côté des pulsions du moi comme préservation de l'être, du côté des pulsions sexuelles lors des sensations de déplaisir, mais aussi comme expression de la pulsion de mort.

Si l'on en vient à la clinique, comment penser la place de la haine dans certaines configurations comme la réaction thérapeutique négative, la mélancolie, le masochisme, toutes situations où elle est particulièrement présente ? Et que dire de la situation transférentielle ? Le transfert-contre-transfert renvoie à l'ambivalence du rapport à l'objet : en même temps haï, car provocateur de stimulations et d'excitations désagréables comme tout élément extérieur et aimé dans sa fonction de *Nebenmensch* qui apporte une altérité sédatrice d'angoisse et propre à satisfaire les besoins.

Enfin, comment et pourquoi la haine se transmet-elle si facilement d'une génération à l'autre ? Sur ce point, Piera Castoriadis-Aulagnier (1975) a proposé le concept de « contrat

narcissique originaire », transmis grâce aux « énoncés » de certitude » et à « la violence des interprétations » de génération en génération.

Haine dans sa valence négative et terrifiante, haine dans sa valence positive et protectrice. Tous questionnements dont nous proposons de débattre dans ce numéro de notre revue.

Références bibliographiques

- André J. (2009). *Les 100 mots de la psychanalyse*. Paris, Puf, « Que sais-je ? ».
- Assoun P.-L. (2005). La haine surmoïque. Haine dans la culture. Haine de la culture. Dans A. Fine, F. Neyraou, G. Pragier (dir.) *La Haine* : 161-177. Puf, « Monographies et débats de Psychanalyse ».
- Castoriadis-Aulagnier P. (1975). *La violence de l'interprétation, Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destins de pulsion. *OCF.P*, XIII : 163-185. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.
- Freud S. (1933b [1932]/1995). Pourquoi la guerre ? Lettre d'Einstein à Freud. *OCF.P*, XIX : 65-68. Paris, Puf.
- Freud S. (1933). <https://wpv.at/vereinigung/geschichte/emigration-sigmund-freud/sigmund-freud-aus-seinen-briefen-1933-1938/>
- Kahn L. (2018). *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. Paris. Puf.
- Kristeva J. (1980). *Pouvoir de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris, Le Seuil.
- Winnicott D.W. (1947/1989). La haine dans le contre-transfert. *De la Pédiatrie à la psychanalyse* : 72-82. Paris, Payot.

Numéro 2/2023
Argument du thème : Négation
 date limite des manuscrits : 01/09/2022

THIERRY SCHMELTZ*

40 boulevard Victor Hugo, 10000 Troyes – thierry-schmeltz@orange.fr

PIOTR KRZAKOWSKI**

6 rue Sully, 78180 Montigny le Bretonneux – krzakowski.piotr@gmail.com

MICHEL PICCO***

2 avenue des Belges, 13100 Aix en Provence – michel.picco0372@free.fr

« Il nous incombe encore de faire le négatif ; le positif nous est déjà donné. »

Franz Kafka.

Dans son exploration du fonctionnement psychique, Freud soutient que l'inconscient, pas plus que le rêve, ne connaît la négation, le doute ou un quelconque degré d'incertitude (1900a). Il situe par ailleurs la négation au fondement des processus de défense, en particulier du refoulement qui se rapporte en quelque sorte à une décision interne qui dit « non ». Bien plus qu'une défense, la négation semble désormais apparaître comme un principe fondateur ayant un rôle déterminant pour la structuration du psychisme humain, l'émergence du langage et le développement de la pensée. Le terme français – traduit par *(dé)négation* (Laplanche et Pontalis, 1967) – comporte en lui-même une pluralité de sens impliquant refus, opposition, discrimination, contradiction, conflit, renversement, etc., qui permet de rendre à *Verneinung* tant ses dimensions sémantiques que sa portée subjective. Dans le seul article qu'il consacre tardivement dans son œuvre à la négation (1925h), Freud croise tous ces registres pour tenter d'en montrer leurs relations, leur valeur dynamique et leurs effets d'après-coup. Le texte de Freud a suscité d'importants commentaires (Jean Hyppolite, Jacques Lacan) et a inspiré de nombreux auteurs. Melanie Klein élabore une déclinaison de la négation en opposant « déni maniaque », en tant que défense organisée, au « déni omnipotent », lié à la destructivité et à la pulsion de mort (1946). Wilfred R. Bion approfondit cette opposition avec les notions d'attaque contre les liens (1959) dans le champ de la psychose. De son côté, André Green revisite sous l'angle du négatif le travail du rêve et du deuil, le rôle de la censure et de la résistance, les processus identificatoires, la place du masochisme, la question du transfert et les avatars de la réaction thérapeutique négative, principalement dans les organisations non-névrotiques et limites (1993). Le principe de négation se présente alors sous des formes extrêmement hétérogènes, normales et pathologiques, à travers les mécanismes du refoulement, de la forclusion ou du rejet, du désaveu ou du déni, de la dénégation, mais aussi de la projection, de la sublimation et des identifications...

* Psychologue clinicien, psychanalyste, membre de la SPP.

** Docteur en psychologie clinique, psychanalyste, membre de la SPP.

*** Psychiatre, psychanalyste, membre de la SPP.

Pour sa part, Claude Le Guen rappelle dans son *Dictionnaire freudien* qu'« en son sens lexical, elle [la négation] est un acte de l'esprit qui consiste à rejeter un rapport, une proposition, une existence ; elle est l'expression de cet acte » (2008, p. 963). La négation désigne ainsi une opération de récusation qui implique une affirmation préalable, car il n'est guère concevable de nier quelque chose qui n'est pas supposé exister. En découle que la négation constitue un principe *actif*, introduisant une découpe à partir de l'approbation *passive* de la vie (*Bejahung*). La phénoménologie hégélienne soutient l'idée d'une « puissance du négatif » qui serait inhérente à la réalité même de l'être dont elle rythme le développement. C'est dire que cette capacité en puissance, coextensive de l'impératif naturel de la vie, est susceptible de s'étayer sur les pulsions auto-conservatrices pour se définir comme principe génératif, lié à l'Éros et s'ordonnant au principe de plaisir.

Au fil de l'évolution, de l'organisation et des intérêts de l'appareil psychique à la naissance duquel il a contribué, le principe de négation va se complexifier en multipliant ses effets pour permettre l'émergence d'une capacité de jugement requise par l'impératif de mise en sens du monde. Pour Freud, ces opérations négatives représentent une exigence de liaison et d'élaboration qui prennent des formes diverses en se stratifiant sur plusieurs plans : d'abord à la source du pulsionnel, puis au niveau de la perception, de la représentation, de l'affect et du langage. Toute détermination (dimension *active*) est souvent posée comme un produit de la négation au sens de séparer, différencier et délimiter un ensemble d'éléments en induisant la création de signes, de symboles et de représentations. Peut-on alors soutenir que la fonction de négation serait au service du retournement de la passivité en activité dans un mouvement d'appropriation subjective ? Le jeu du *Fort-Da* (Freud, 1920g) est une démonstration magistrale de l'opération négative à la source du processus symbolisant. La répétition de la scène où il s'agit pour le petit Ernst de soustraire la bobine de sa vue, puis de la rendre à nouveau visible avant de recommencer le processus dans un vécu jubilatoire, organise les conditions de la création du symbole de négation, et permet à l'enfant d'en dégager la fonction signifiante en retrouvant l'objet. Dans un mouvement d'après-coup, la symbolisation de l'absence permet de soutenir un fantasme d'omnipotence et de pensée magique, et de faire revenir ce qui a disparu. Il s'agit de faire exister mentalement, par l'investissement hallucinatoire, ce qui s'est dérobé au percept et de vivre une expérience de satisfaction. Dans le même mouvement, le plaisir lié à l'objet peut alors ouvrir au désir lorsque celui-là fait défaut.

Dans son article de 1925, Freud propose une réflexion qui emprunte un trajet régrédient, jalonné par trois temps. Il part d'abord du niveau le plus élaboré de la négation en son expression langagière, à savoir la dénégation. Puis il l'associe au refoulement dont elle serait une forme substitutive partielle (intellectuelle). Il la rapporte enfin aux motions pulsionnelles les plus primitives dont les dynamiques orales « avaler/cracher » constitueraient les premiers points d'ancrage indiquant déjà les fonctions structurantes des discriminations élémentaires. La différence qu'établit le moi-plaisir originel, sur fond de voracité cannibalique ou de réjection, serait ainsi un temps premier d'instauration de l'écart moi/non-moi et de la fonction de jugement à partir des propriétés qualitatives attribuées aux objets. Le texte freudien débute sur un fait clinique qui est d'abord un fait de langage. Freud montre que ce sont les idées incidentes qui font appel au stratagème négatif au cours de la cure. La négation d'un contenu psychique porte ainsi la marque du déplaisir qu'il suscite et dont le patient cherche à se défendre à tout prix. C'est donc lorsque le contenu émane de l'inconscient que se fait jour la négation. Le refoulé trouve alors une voie d'accès à la conscience, avec cette particularité que le patient ne peut le reconnaître comme tel tant il a besoin de protéger son moi, et de se convaincre que ce contenu de représentation, de pensée ou de désir lui est étranger. La dénégation constitue pour Freud une sorte de « preuve » de la vérité de l'inconscient, c'est-à-dire de l'altérité en soi.

En outre, le patient ne fait pas que rejeter l'idée déplaisante, il continue de la faire exister en l'imputant à l'analyste : « Vous allez penser que... ». Ce moyen de dégagement projectif incluant l'objet, permet au sujet de s'affranchir d'un effet partiel du refoulement tout à coup transformé en une sorte de substitut intellectuel. La fonction intellectuelle de jugement, rendue possible par l'invention du symbole de négation, permet à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement, et prend le relais du principe de plaisir. Le contenu dénié, ainsi coupé de l'affect, rendu conscient – ou susceptible de le devenir – peut être désormais considéré sans danger et s'articuler à d'autres contenus ou d'autres représentations. Ce nouvel élargissement du champ de la pensée, gagné sur l'inconscient – « *Wo Es war, soll Ich werden* » (Freud, 1933a [1932], p. 163) –, n'est-il pas ce qui permet au sujet dans le travail de parole de soutenir une position plus assumée ? N'offre-t-il pas, par le jeu des transferts au cours de la cure, de nouvelles possibilités d'intégrer les représentants pulsionnels au sein du système préconscient, et d'induire alors la possibilité de certains remaniements structuraux ?

Partant de la *Bejahung*, la négation exerce une fonction dynamique de décondensation de cet absolu originaire pour fonder, sur la base de l'empirisme des expériences vécues, bonnes ou mauvaises, gratifiantes ou frustrantes, une conception du monde partageable et ouverte sur l'altérité. En creusant ainsi une intériorité, la négation participe *activement* de l'advenue d'un moi, divisé et soumis à une triple servitude, et dont la singularité trouve son expression à travers sa fonction de médiation, tant du point de vue économique que topique. D'une certaine façon, on pourrait dire que le principe de négation sert le processus d'affirmation de soi en tant qu'il instaure une forme indispensable à la structuration langagière nécessaire à l'inscription du sujet humain dans le travail de culture.

Parfois, les voies choisies par le sujet conduisent à des impasses ou des échecs, signant ainsi les limites et la double valence du processus de négation. Ainsi en va-t-il du déni qui, dans un continuum avec le processus de négation, mais touchant le registre perceptif, met en danger le pôle représentationnel et la constitution des objets internes.

Comment comprendre que certains phénomènes se fixent sous l'emprise narcissique de la destructivité ou du masochisme originaire en se manifestant dans des formes pathologiques plus ou moins sévères (négativisme, retrait de la réalité, répétition compulsive, tableau d'allure autistique, etc.) pouvant mener jusqu'à la mort ? Des dérégulations, par excès ou par défaut, du principe de négation peuvent par ailleurs engager un risque de décompensation psychosomatique (G. Szwec, 2018). Comment le recours au concept de négation et à ses avatars permet-il de penser certains aspects de la clinique contemporaine ? Comment la négation s'articule et s'ordonne à d'autres opérations psychiques telles que l'hallucinatoire, les processus de pensée, la fonction langagière, les mécanismes de déni, de clivage et de projection, les modalités perverses, etc., pour définir certaines configurations psychopathologiques ? Comment ces impasses processuelles s'entendent-elles et se présentent-elles dans la clinique de l'enfant et de l'adolescent ? Enfin, comment l'analyste est-il engagé contre-transférentiellement dans son activité interprétative dès lors que les échecs de la fonction de négation immobilisent la dynamique de la cure ?

C'est aux différents aspects de ces questions et aux diverses implications de la fonction de négation que nous consacrons ce numéro autour d'un thème qui n'a jamais été traité dans la *Revue française de psychanalyse*.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bion W.R. (1967 [1959]/2001). Attaques contre la liaison. *Réflexion faite* : 105-123. Paris, Puf.
 Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
 Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.

- Freud S. (1925h/1992). La négation. *OCF.P*, XVII : 165-171. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 31^e leçon : la décomposition de la personnalité psychique. *OCF.P*, XIX : 140-163. Paris, Puf.
- Green A. (1993/2011). *Le travail du négatif*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Kafka F. (1911/2020). *Journal, III^e Carnet*. Œuvres ouvertes.
- Klein M. (1952 [1946]/2005). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. *Développements de la psychanalyse* : 274-300. Paris, Puf.
- Lacan J. (1954/1999). Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud. *Écrits I*. Paris, Seuil.
- Laplanche J. et Pontalis J-B. (1967/1990). *Vocabulaire de psychanalyse*. Paris, Puf.
- Le Guen C.(dir.). (2008). *Dictionnaire freudien*. Paris, Puf.
- Szwec G. (2018). Absence de négation, rage destructrice et déséquilibres psychosomatiques. *Rev Fr Psychosom* 54 : 67-83.

Argument RFP 3/2023
Argument du thème : Les restes
 date limite des manuscrits : 15/11/2022

Riadh BEN REJEB* et Monique SELZ**

Riadh Ben Rejeb, 94 Bd du 9 avril, 1007 Tunis – Riadhbenrejeb@yahoo.fr
 Monique Selz, 21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

« Les restes », thème proposé pour un numéro de la RFP, est un terme générateur d'associations foisonnantes. Et s'il n'appartient pas en tant que tel au corpus métapsychologique, il renvoie cependant d'emblée à quantité de concepts conçus et développés par Freud tout au long de son œuvre. On s'étonnera de constater qu'aucun dictionnaire ou vocabulaire de la psychanalyse ne s'est arrêté dessus. Seul, le livre *Traduire Freud*, produit par l'équipe de traduction de Jean Laplanche, y fait référence (Bourguignon *et al.*, 1989). C'est dans cet ouvrage que l'on trouve les différents emplois qu'en fait Freud, selon trois formules principales : *Tagesrest*, reste du jour (ou reste diurne), *Erinnerungsrest*, reste mnésique, et *Wahrnehmungsrest*, reste de perception, auxquelles on peut ajouter de nombreux autres termes ayant un sens proche comme reliquat, vestige, résidu, relique, etc. (Bourguignon *et al.* 1989, p. 331).

En français, « reste » vient du verbe latin *stare* qui signifie : se tenir debout, durer, persister et du préfixe *re* qui a une valeur intensive et qui renforce l'idée de se fixer, durer. Donc *re-stare* renvoie à ce qui subsiste, ce qui demeure, ce qui continue. Ainsi, « les restes diurnes » sont ce qui du jour demeure dans la nuit du rêveur.

On peut situer les premières utilisations de la notion, très présente dans l'œuvre freudienne, sous la forme des « restes ou traces mnésiques » d'abord dans *Les psychonévroses de défense* (1894a). Puis, dans *l'Esquisse*, quand il s'agit d'explorer le mécanisme de la pensée, Freud écrit : « Il ne fait aucun doute que le processus de pensée laisse derrière lui des traces permanentes » (1985c, p. 643) ou encore « il est indéniable que le fait de penser à un thème laisse des traces extraordinairement significatives pour une réflexion ultérieure » (1985c, p.683). Ensuite, dans les *Lettres à Fliess*, dans ses recherches sur l'étiologie de l'hystérie ou sur la mémoire, il écrit : « les scènes de l'hystérie surviennent [...] là où la traduction en représentations de mot fait défaut aux restes mnésiques » (1985c, p. 241) et « le matériel présent sous forme de traces mnésiques... » (1985c, p. 264), textes dans lesquels apparaît déjà la question de la traduction ou non de ces restes. Mais c'est sans doute principalement dans *L'interprétation du rêve* (1900a) qu'apparaît avec le plus d'insistance la notion de « restes du jour » et de « traces mnésiques ». Viennent ensuite *Les trois essais sur la théorie sexuelle* (1905d) et *L'inquiétante étrangeté* où il est question des « restes d'activité psychique animiste » (1919, p. 193). Plus tard, lors du tournant de 1920, les souvenirs, s'organisant différemment, exposent à la compulsion de répétition. Enfin, la *Note sur le « Bloc magique »*, (1925a) propose une illustration du fonctionnement de la mémoire.

* Professeur de psychopathologie clinique à l'Université de Tunis ; Directeur du Laboratoire de psychologie clinique ; Président de l'Association Tunisienne pour le Développement de la Psychanalyse (ATDP), Centre allié auprès de l'IPA ; psychanalyste membre de la SPP.

** Psychiatre, psychanalyste membre de l'APF.

Dans la lettre à Fliess du 6 décembre 1896 (2006, p. 263-273), Freud distingue trois formes de traces : la mémoire perceptive, nommée matière première pulsionnelle en 1920, la trace mnésique conceptuelle, située dans l'inconscient, secondaire à un certain travail psychique effectué et la mémoire liée aux traces verbales, correspondant au préconscient, susceptible de devenir souvenir. C'est à cette occasion qu'il parle de "fueros" pour désigner les traces restées sans élaboration, témoins d'expériences précoces d'insatisfaction. Ces traces, non transformées, non psychisées, non traduites, se révèlent par diverses compulsions de répétition qui ramènent sur le devant de la scène ces « événements n'ayant pas entraîné de satisfaction », donc « au-delà du principe de plaisir » (Freud, 1920). D'où l'intérêt de l'expression utilisée par Laplanche « les restes intraduits ou détraduits » (1987/1992). Nous pouvons aussi retenir les tentatives de Freud pour élaborer une théorie de la mémoire et de la remémoration, d'où provient la démarche analytique qui s'évertue à rechercher la « réalité du souvenir » et à reconstituer avec acharnement ce qu'il nomme la « réalité historique », ces traces de l'infantile restées immobilisées, non transformées. Mais pourquoi cette ténacité à tenter de combler les « lacunes » de la biographie de Léonard de Vinci (1910), si ce n'est pour confirmer ses hypothèses théoriques ?

Ce sujet de la théorisation de la mémoire pose aujourd'hui de vraies questions sur ce que peut être l'analyse : remémoration, remobilisation, construction et pour certains, traduction des souvenirs oubliés, enkystés, des traces mnésiques, et/ou appropriation de son monde interne grâce à l'élaboration du vécu dans « le hic et nunc » (Roussillon, 2003).

Pour Françoise Coblence (2014), le reste renvoie à la partie incomprise de l'objet. Lié au pulsionnel et marqué par l'étrangeté, il est une chose non reconnaissable, non représentable et non intelligible et donc inassimilable. C'est une « chose » qui ne passe pas, qui constitue une impasse dans la transmission et qui résiste à la transmission. Peut-on rapprocher cette conception de celle de Lacan, pour qui « le reste » serait un des aspects de l'objet *a*, défini à la fois en tant que *fonction* (difficile à atteindre) et en tant que *résidu* des jouissances initialement perdues (Kaufmann, 1998, p.175 et p. 374). Il peut renvoyer à des fragments de pulsions partielles et entretenir du coup des liens avec la répétition.

Cliniquement, comme chacun sait, l'hystérique souffre de réminiscences.... Même si ce n'est pas aussi simple, il n'empêche qu'il s'agit bien de signifier que le symptôme, quel qu'il soit, hystérique ou autre, a bien quelque chose à voir avec les traces, les souvenirs, ou disons les restes. Les « restes inanalysés » conduisent César et Sara Botella à dire qu' « une cure terminée est une analyse inachevée » (Botella et Botella, 1997). Si, comme le souligne Marie-Lise Roux (Roux, 1997), toute rencontre laisse un reste, ne serait-ce que la persistance de la sensorialité pulsionnelle infantile, quel peut être le devenir de ce reste : refoulé, sublimé, symbolisé, source de créativité artistique ou de répétition ? Et l'on pourra s'interroger sur la place des restes dans ce qui touche à la part inélaborée du traumatisme, ainsi qu'à la psychopathologie transgénérationnelle (Lebovici, 2009). Les symptômes peuvent être révélateurs de ce qui a été tenu secret dans la tentative de l'effacer de la mémoire. Ainsi en est-il des non-dits portant sur des deuils, suicides, viols, incestes, adultères, etc.

Sur un plan plus général, les restes sont des témoins du passé. Objets de transmission consciente et/ou inconsciente, ils entretiennent la filiation et rendent compte d'époques historiques et d'événements réels ou non de la vie de famille. Ils peuvent alors dépasser le sens de résidu et prendre une valeur intrinsèque et ineffaçable car glorieuse et/ou sacrée.

Enfin, concernant directement la cure, il y a lieu de s'interroger sur les enjeux de la rencontre analytique, de la transmission et sur ce qui constitue l'amour de transfert mais aussi sur la place des restes inanalysés dans la réaction thérapeutique négative.

Références bibliographiques

- Abraham N. et Torok M. (1978). *L'écorce et le noyau*. Paris, Aubier-Montaigne.
- Botella C. et Botella S. (1997). L'inachèvement de toute analyse. Le processuel : introduction à la notion d'irréversibilité psychique, *Rev Fr Psychanal*, 61 (4) : 1125-1144.
- Bourguignon A. et al. (1989). *Traduire Freud*. Paris, Puf.
- Coblence F. (2014). D'un reste inassimilable. *Rev Fr Psychanal*, 78 (5) : 1429-1437.
- Eiguer, A. (1997/2013). (dir.). *Le générationnel : Approche en thérapie familiale psychanalytique*. Paris, Dunod.
- Freud S. (1894a) *Les psychonévroses de défense*. *OCF.P*, III : 3-18, Paris, Puf.
- Freud S. (1895/1956). Esquisse d'une psychologie scientifique. *La naissance de la Psychanalyse*. Paris, Puf.
- Freud S. (1895c[1887-1904]/2006) *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). *L'interprétation du rêve*. *OCF. P*, IV, Paris, Puf.
- Freud S. (1905d). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. *OCF.P*, VI, 59-181, Paris, Puf.
- Freud S. (1910c/1993) Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. *OCF. P*, X : 83-164. Paris, Puf.
- Freud S. (1919/1971). L'inquiétante étrangeté. *Essais de psychanalyse appliquée* : 163-210. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1925a). Note sur le «Bloc magique». *OCFP*, XVII : 137-143. Paris, Puf.
- Kaës R. ; Faimberg H. ; Enriquez M. et Baranes J.J. (1993/2013). *Transmission de la vie psychique entre les générations*. Paris, Dunod.
- Kaufmann P. (1993/1998). (dir.). *L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*. Paris, Larousse.
- Laplanche J. (1987/1992). *La révolution copernicienne inachevée*. Paris, Puf.
- Lebovici S. (1989). Les liens intergénérationnels (transmission, conflits). Les interactions fantasmatiques ; in S. Lebovici et F. Weil-Halpern, *Psychopathologie du bébé* : 141-148. Paris, Puf.
- Lebovici S. (2009). *L'arbre de vie. Éléments de psychopathologie du bébé*. Toulouse, Erès.
- Mijolla De A. (2003). *Les visiteurs du Moi*. Paris, Les Belles Lettres.
- Roussillon R. (2003) Historicité et mémoire subjective. La troisième trace. *Cliniques méditerranéennes*, 67 (1) : 127-144.
- Roux M.L. (1997). L'art d'accommoder les restes. *Rev Fr Psychanal*, 61 (4), p.1121
- Schützenberger, A. A. (1998). *Aïe, mes aïeux !* Paris, Desclée De Brouwer.

Argument RFP 4/2023
Argument du thème : Les sublimations
 date limite des manuscrits : 15/01/2023

JEAN-LOUIS BALDACCI*

46, rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

Deux précédents colloques de Deauville ont déjà abordé le thème de la sublimation. Le premier, en 1997¹, à propos de la finalité de la cure et le second en 2016² interrogeait les rapports de la transitionnalité et de la sublimation. But et objet de la sublimation, projet et productions ont donc déjà animé nos échanges. Particulièrement problématique était apparu le singulier du but – celui d'une satisfaction détournée – et le pluriel des objets créés. Quant à l'origine, la source pulsionnelle du processus, restait à savoir si elle pouvait se suffire du singulier étant donné le polymorphisme de la sexualité infantile. Diversité des œuvres de culture et polymorphisme pervers nous ont donc fait choisir de remettre la sublimation sur le métier, mais cette fois au pluriel.

Certes, Freud fait de la sublimation au singulier associée au refoulement et à l'identification l'un des trois piliers nécessaires à l'édification du moi. Le refoulement en déterminerait la topique, la sublimation l'économique et l'identification ouvrirait à la représentation dynamique et conflictuelle produite par l'équilibre instable des deux premiers processus. Car cet équilibre est difficile à trouver. Le refoulement essaie de contenir le pulsionnel lorsqu'il se heurte à l'impossible et à l'interdit. La sublimation essaie de traiter ce qui de la pulsion ne peut trouver d'issue dans la seule expérience de satisfaction. Elle utilise pour cela la desexualisation, le détour et la resexualisation via le corps et le langage de l'investissement d'objets de remplacement. Enfin, l'identification³ ouvre la soupape imaginaire de la représentation et du rêve pour soutenir l'action adéquate vers l'objet. Mais ces trois mécanismes sont profondément intriqués et l'altération de l'un vient entraver les deux autres. En particulier, trop ou pas assez de refoulement, des objets externes trop semblables voire trop différents, viennent troubler le couple desexualisation/resexualisation à la base du processus sublimatoire et contrarier l'issue identificatoire et la mise en représentation.

Dans l'attente du possible, la sublimation essaie de trouver l'issue en créant et en utilisant des objets de substitution susceptibles de participer à la construction identitaire du moi grâce à la reconnaissance sociale qu'ils peuvent susciter. En fonction des dons, des fixations traumatiques et des complaisances du hasard, s'ouvre le champ de ce que Freud nomme « les innombrables sublimations ». Parmi celles-ci se dessinent des types de sublimations qui font écho aux grandes étapes de la genèse du moi : sublimation par la magie de l'illusion, sublimation religieuse et guerrière, sublimation artistique participant au deuil de l'objet perdu. Dans ce parcours, la sublimation prend effectivement de multiples formes mais conserve un but, toujours le même : préserver l'intégrité narcissique tant individuelle que collective en accord avec les exigences pulsionnelles. Sur cette base narcissique, se rencontrent histoire indivi-

* Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la société psychanalytique de Paris. Il a été Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau de 2000 à 2015, expérience dont rendent compte ses travaux sur la consultation psychanalytiques.

¹ RFP LXII, 4, 1997.

² RFP LXXXI, 3, 2017.

³ Identifier, imiter, jouer, s'identifier.

duelle et histoire culturelle, comme s'influencent réciproquement les aléas du travail de culture et les sublimations personnelles.

Magie, conquête, deuil, à chacune de ces étapes, un dénominateur commun, celui de la recherche d'une indépendance et d'une toute-puissance : toute-puissance de la pensée magique et de l'hallucination, toute puissance de la croyance et de l'exploration motrice volontiers sadique et destructrice, toute puissance de la créativité et de la représentation. On conçoit alors qu'avec une telle valence narcissique fondée sur la recherche de l'omnipotence, le processus sublimatoire qui devait se limiter au traitement d'une part du pulsionnel – celle qu'il est impossible de satisfaire – puisse déborder sa mission et se révéler dangereux. Particulièrement, sa seconde étape, celle de la soumission à la dictature imagoïque, religieuse et/ou militaire, qui vise la destruction de l'étranger ou du différent pris pour responsable des misères traversées. Serait-il possible de s'opposer à ce risque au moyen d'une dictature de la raison comme celle évoquée dans *Pourquoi la guerre* (Freud 1933b/1995) ? Mais comment y parvenir ? Même au plan individuel, si l'on se reporte à *L'analyse avec fin et sans fin*, Freud (1937c/2010) ne partage pas l'optimisme ferenczien concernant les effets de la cure.

Reste peut-être la magie de l'art comme condition du travail de culture. Art et culture participeraient-ils au franchissement de la seconde étape, à la transformation de la haine en lien fraternel grâce à la sublimation de l'homosexualité ? Permettraient-ils de composer avec le roc biologique de la différence des sexes ? La masse pourrait-elle alors devenir peuple, se passer des tyrans, tolérer l'épreuve de vérité, accepter de chercher, donner une éthique à la science et laisser l'individu libre d'aimer ? Le rire, les larmes, la peur, le jeu, la tendresse et l'humour sur fond de jouissance esthétique seraient-ils les signes d'une resexualisation sublimatoire réussie, ceux d'une représentation tragi-comique partagée du trauma ?

Mais ces considérations interrogent alors les conditions de la poursuite de la trajectoire sublimatoire. Comment devient-il possible de tolérer successivement la désillusion, la désidérialisation, la desidentification et l'impersonnalisation surmoïque, de passer de l'un à l'autre et de supporter ces franchissements ? Au plan du langage, ceux-ci seraient-ils nécessaires au passage de l'analogie associative au symbole ? Quel rôle alors donner aux objets et aux circonstances ?

Au cours de ce colloque, nous travaillerons les différentes facettes du processus sublimatoire tant au plan individuel que collectif et interrogerons les dangers auxquels il expose. Nous nous poserons en particulier la question de savoir si le travail psychanalytique, à son échelle, participe bien à cette mise en représentation et au travail de culture.

Références bibliographiques

- Freud S. (1933b [1932]/1995). Pourquoi la guerre ? Lettre de Freud à Einstein. *OCF.P*, XIX : 69-81. Paris, Puf.
 Freud S. (1937c/2010). Analyse finie et analyse infinie. *OCF.P*, XX : 13-55. Paris, Puf.